

FRANCE
URSS
magazine

Chris MARKER
à Moscou

Les Soviétiques
en vacances

Maia Menzielt, du Théâtre
Stanislavski (Moscou).
Photo Malychnev.

SEPTEMBRE 1963 - N° 209 - Prix 1,50 F

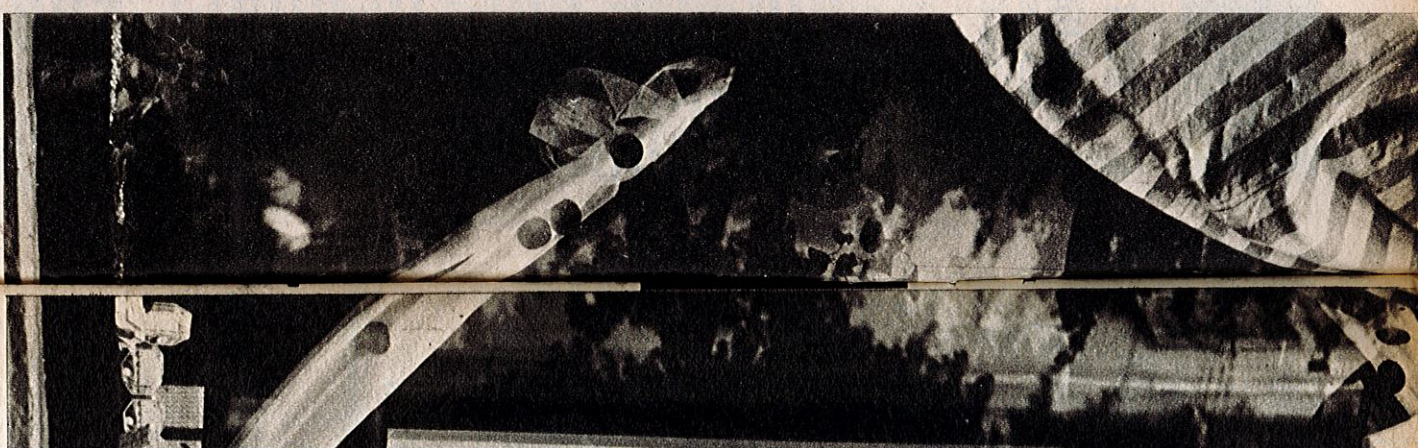


La mode à Moscou
+ 4 sourires
+ 1 regard

LE DOUX JUILLET

présenté par Chris MARKER

Paris ? New York ? Stockholm ? Moscou ! S'il est vrai que la publicité est la Fresque du XX^e siècle, l'accueil de ce visage dans une vitrine de la rue Gorki, pour le voyageur qui n'a pas revu Moscou depuis quatre ans, est un petit choc. On peut appeler cela modernisation, occidentalisation, américanisation si l'on veut être perfide, ces querelles de mots restent bien à la surface du phénomène qui est, par des voies qui lui sont propres, l'évolution de la rue moscovite vers un « modèle » contemporain, celui de toutes les villes où se rejoignent la civilisation industrielle et l'ouverture vers le bien-être.



On ne présente pas Chris Marker.

Cet œil et cette plume voyagent beaucoup :

la Corée, la Sibérie, Cuba, quelques jalons, quelques cachets parmi d'autres sur un passeport.

A cette disponibilité dans l'espace, il ajoute un sens aigu de l'instant, une sensibilité profonde et précise

pour la durée du présent, tel qu'il s'exprime dans l'herbe qui pousse, dans un visage qui change.

Comment s'y prend-il ?

Mystère.

On ne le voit qu'une fois l'œuvre faite, l'image fixée, avec fidélité.

Et Paris vu par un jour de mai est la dernière en date des pièces pour le juger.

Pour nos lecteurs, voici Moscou, telle que Chris Marker l'a découverte à neuf, en 1963.





Le résultat, c'est que la vie imitant l'art, les femmes se mettent à ressembler aux modèles. Robes, bijoux, maquillage, bien sûr, mais l'étonnant c'est que les corps suivent, et que la Moscovite 1963 est déjà différente de la Moscovite 1959.



Naturellement, tout ceci ne revient pas à dire que la rue moscovite est désormais interchangeable avec celle de tout autre capitale. Ce serait d'ailleurs grand dommage. Mais seulement ceci : il y a quatre ans, l'étranger ou l'étrangère se repêrait au premier coup d'œil dans la foule. Cela a cessé d'être vrai. Et il

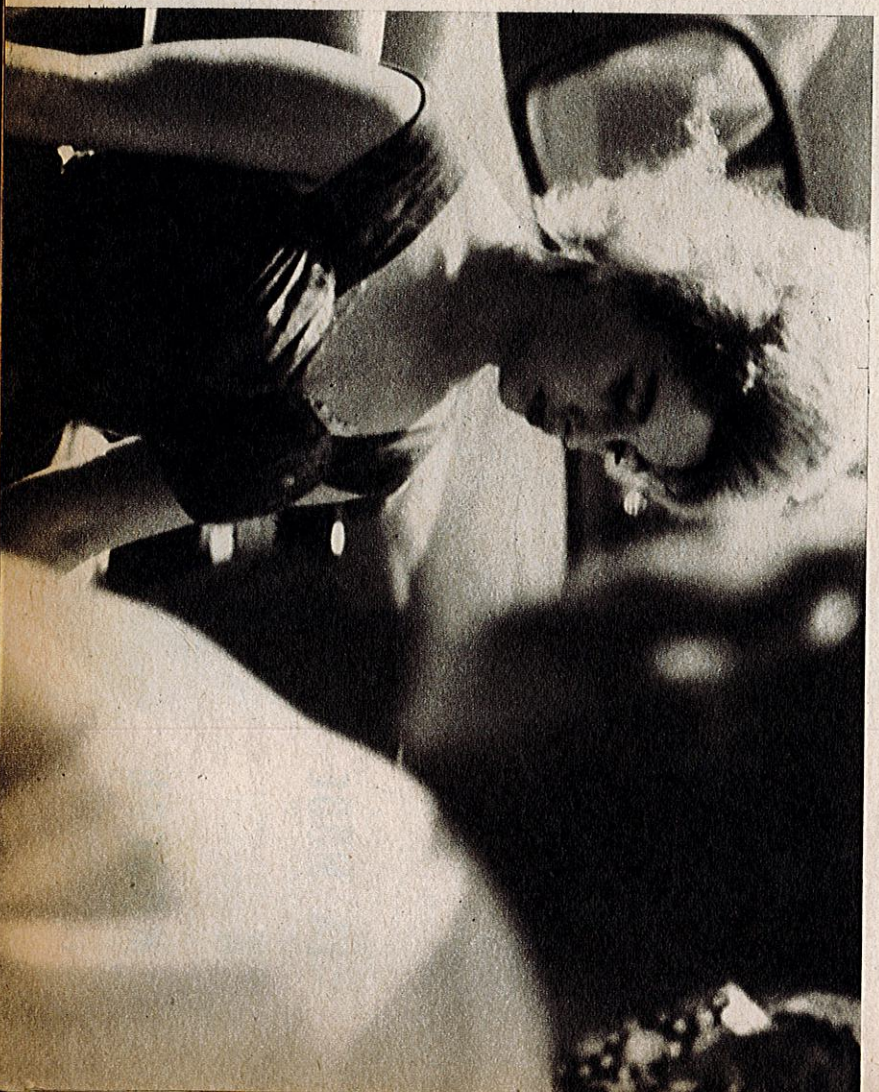
y a aussi, entre les Intégrées et les Rétractaires, les Métisses, celles qui se tiennent au milieu du fondue-enchâiné, au

coeur de la lutte entre Chanel et Maillol, sans que l'on sache encore qui, des deux, craquera.



Même chose pour les mannequins. Ici, l'Exposition agricole et industrielle des Républiques soviétiques, ce merveilleux Jardin des Modes (de toutes les modes) où l'on voit des « Vostoks » et des tracteurs, des statistiques et des bêtes empaillées, où les gens viennent considérer les vraies pommes, les vraies poires avec le sourire que nous réservons à Cézanne

ou à Braque. Ces femmes de Modigliani, il serait peut-être plus difficile à un peintre qu'à un faiseur de mannequins de les exposer : une fois de plus, c'est la vie quotidienne qui est l'avant-garde. Mannequins ici, comic-strips là, l'art est vivant là où les gens sont vivants (là où les gens vivants sont). Tant pis pour les artistes qui se trompent de public.

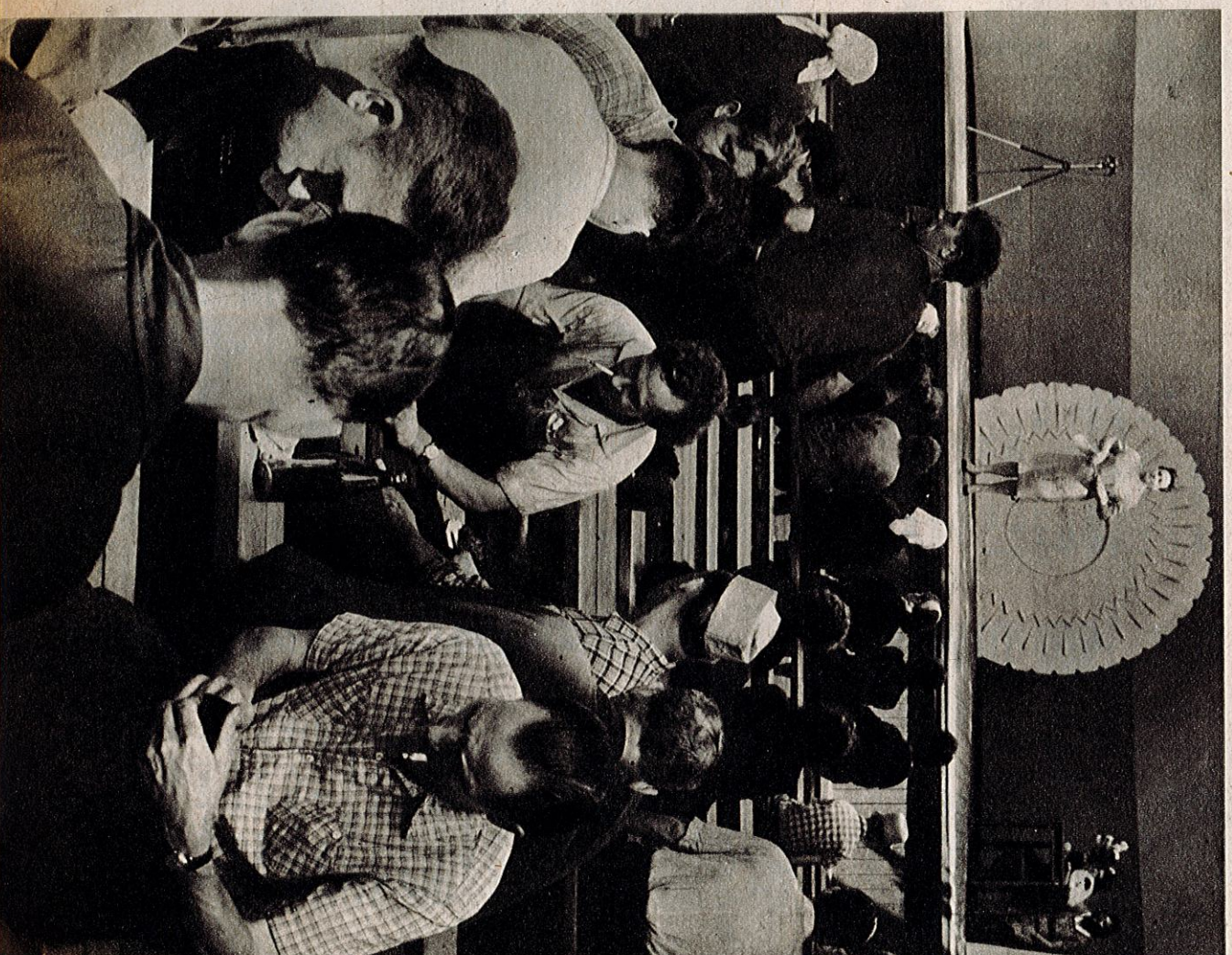


La mode masculine, qui a pour commun dénominateur le triomphe définitif du pantalon aminci sur le pantalon pata d'éléphant (il y a quatre ans, le premier nommé était encore le signe infamant du *stiliga*, du zazou) manifeste quelquefois agressivement son goût de la coexistence. Ici, Brigitte Bardot, Ava Gardner, Marina Vlady (enfant prodigue) et même Lucia Bose composent la variété transformable, lavable et indolore du tatonnage.



LE DOUX

JUILLET



C'était un exemple extrême. En fait, la mode masculine est sobre, et plus italienne qu'américaine. Que cette évolution n'est pas superficielle, ni socialement restrictive, c'est ce que semble prouver la présentation des collections de l'*Unbermag* à l'usine de machines - outils *Proletariat Rouge*, à l'heure de la pause.

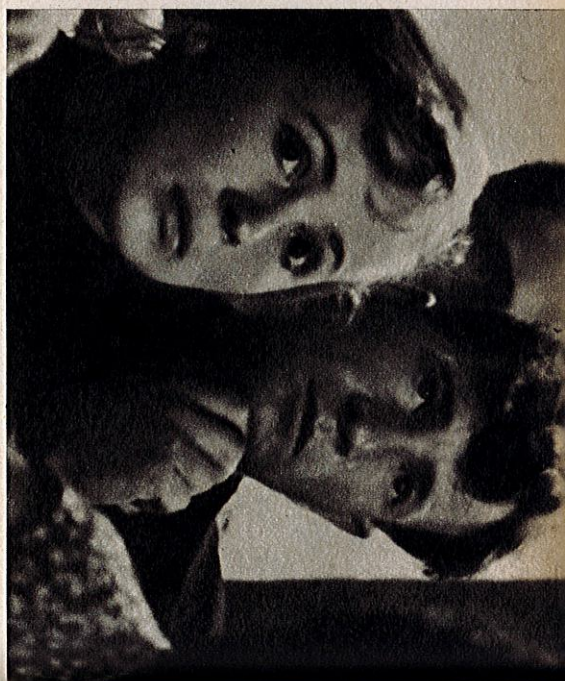
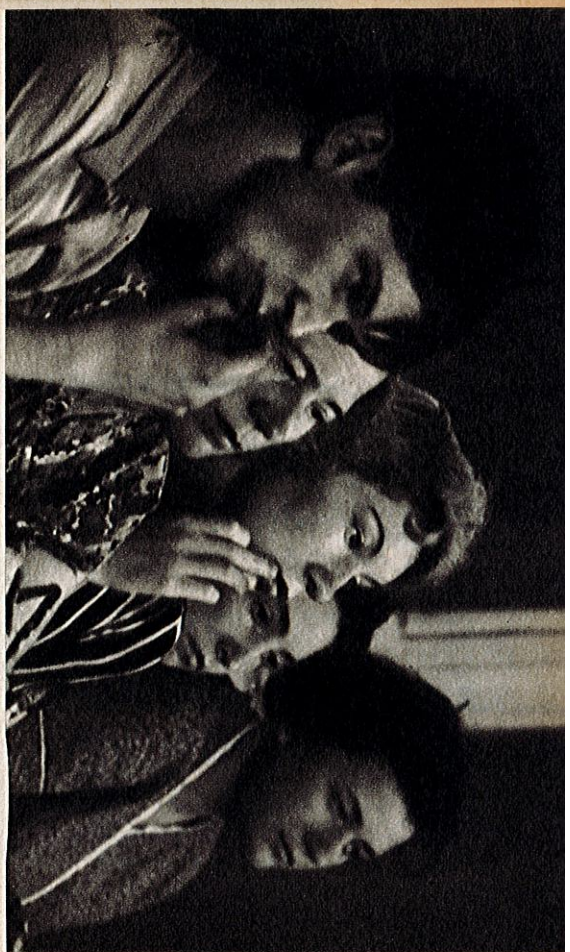
LA MODE
A
MOSCOU



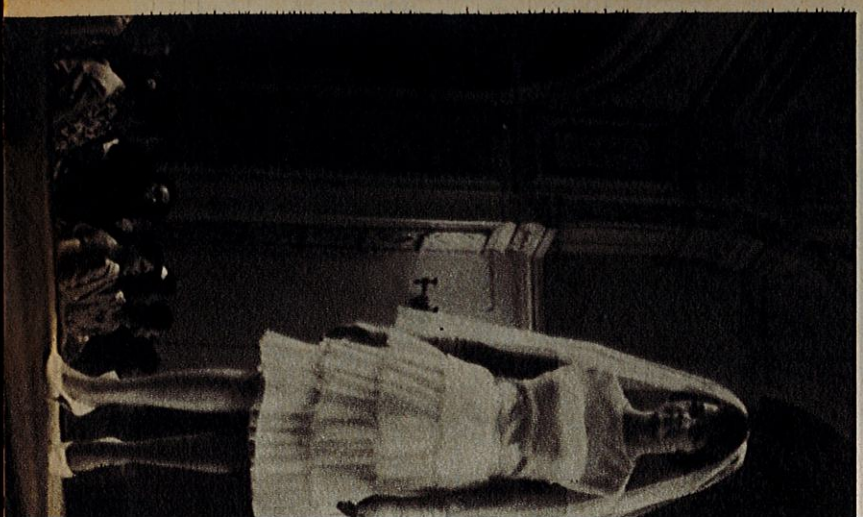
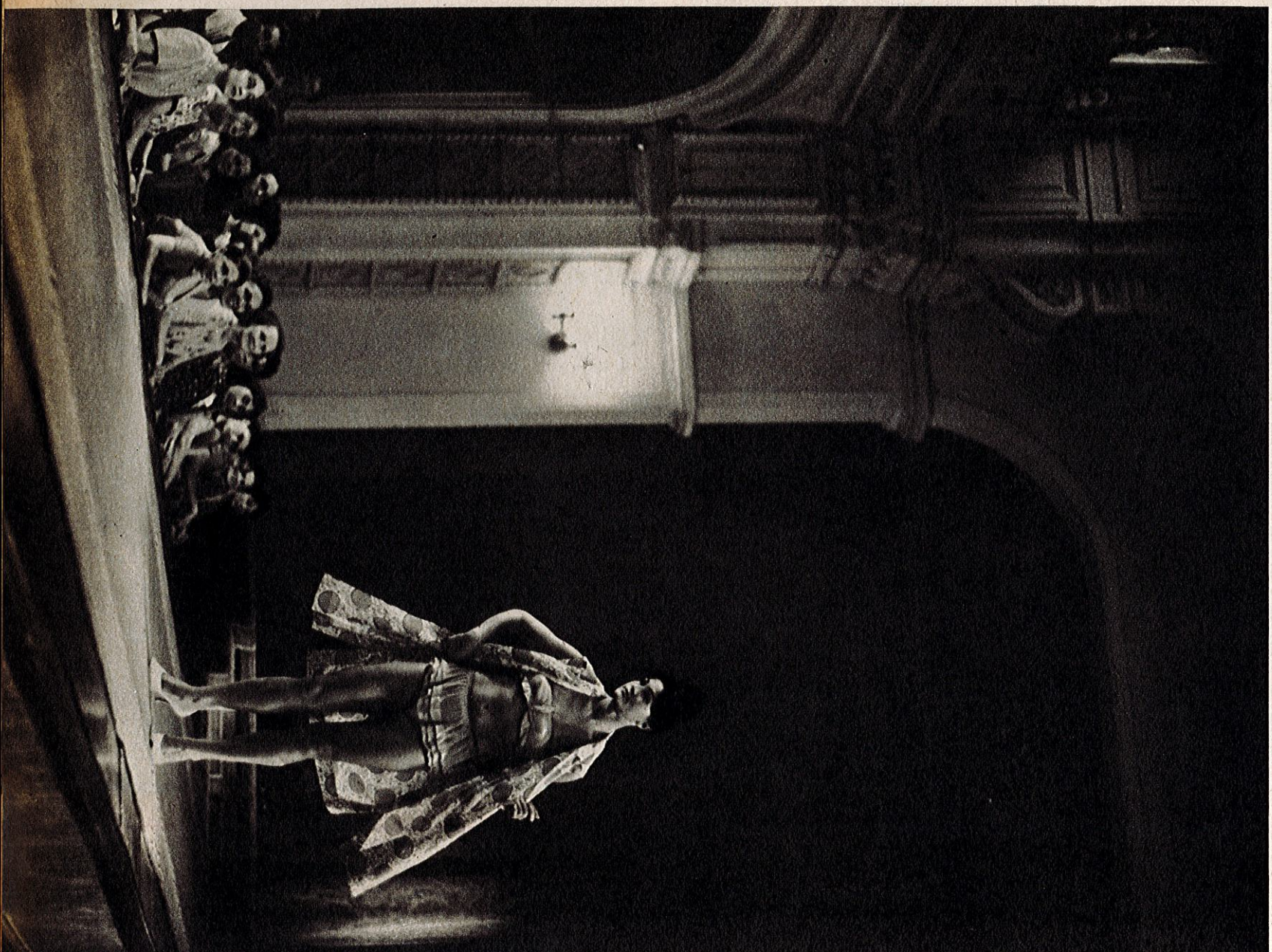
JUILLET



Modèles soviétiques et modèles importés des démocraties populaires défilent sur le podium. Les commentaires sont animés, même si une partie du public masculin se désintéresse peu galamment des choses féminines, et replonge dans la version soviétique de la beauté. Selon les normes françaises, les prix sont assez élevés (40 à 50 roubles, pour des salaires moyens de 60 à 100 roubles — mais il faut tenir compte du bas prix des loyers — et comme tous les jours en U.R.S.S., tenir compte du tout pour la partie, de la partie pour le tout, exerce un peu fatigant mais propice au développement du sens de la relativité.



LE DOUX



ÉTÉ 63
AU GOURM



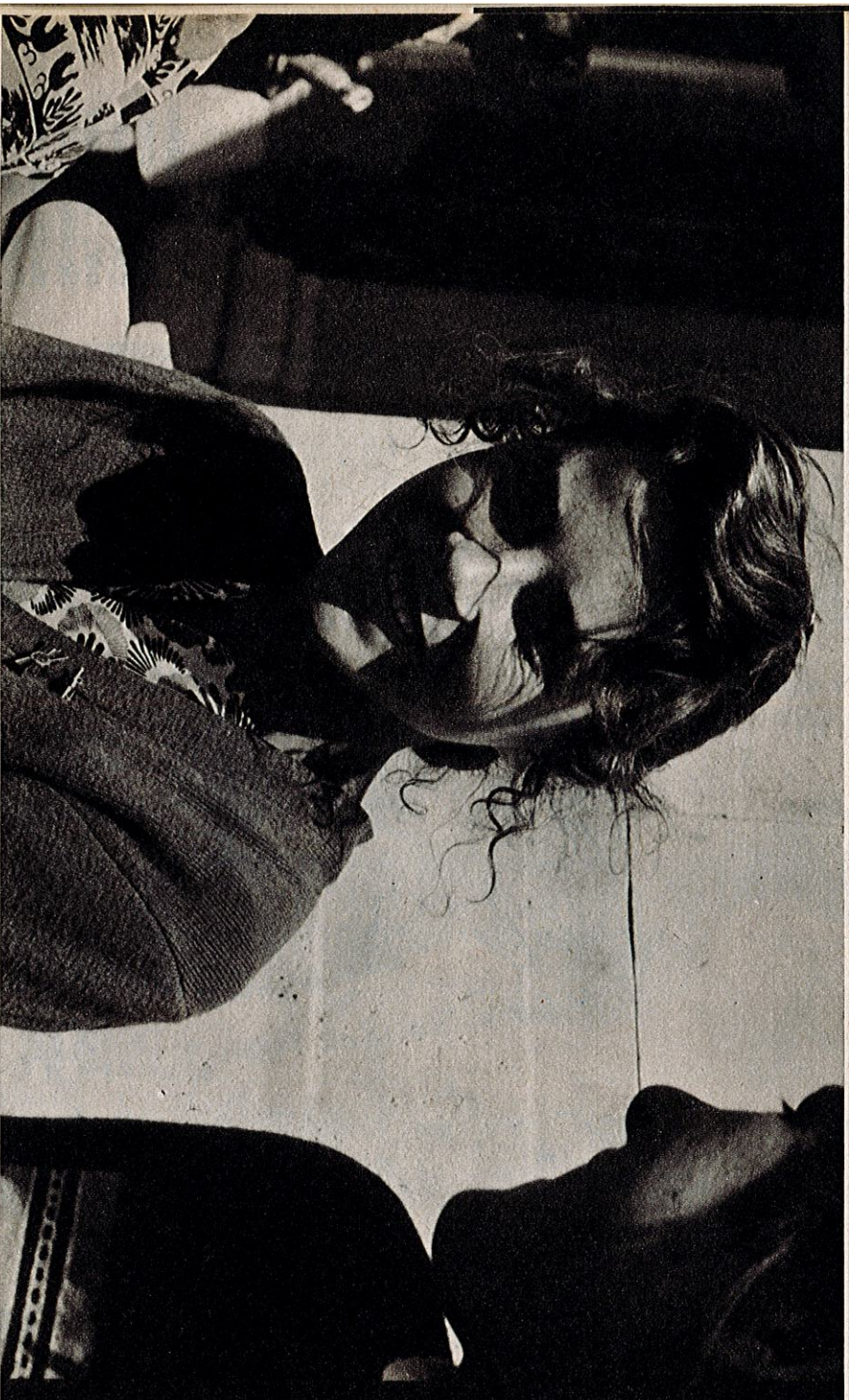
LE DOUX



JUILLET

Cette attention intense, presque passionnée, que tout Soviétique sait mettre dès que l'objet de son regard en vaut la peine, la voici retrouvée au Goum, où la collection d'été est présentée selon le rituel. Peut-être le dévoilement du deux-pièces y est-il un peu plus rapide, un peu plus pudique qu'ailleurs. Sans doute les belles portuses de modèles ont-elles moins désappris que leurs petites sœurs parisiennes le lancer du javalot. Mais la séance s'achève traditionnellement sur la robe de mariée (physiquement la moins vamp de toutes) et Final-avec-toute-la-trope, tandis que l'orchestre joue nostalgiquement, sur un rythme un peu *bo p, Auld Lang Syne*.





Elle s'appelle Valentina, elle est écolière, et la seule possession de ce prénom lui donne parmi ses compagnes un prestige non exempt de malice. Elle vient du Sud, c'est sa première visite à Moscou (huit jours, avec sa classe) et qui a-t-elle rencontré au saut du train, en allant vers la Place Rouge, devant l'hôtel Moskva ? Jean Marais, voyons !



Il s'appelle Simon, Brigadier (chef de brigade) à l'usine Krashni Proletari. Comme je lui demande comment bien d'hommes comprend sa brigade, il me répond : quinze hommes et deux cosmonautes — formule qui me trouble quelque peu. Il réexplique : Gagarine et Bykovski ont été adoptés par la brigade, ils en font moralement partie. Conséquence pratique, la brigade de quinze hommes accomplit la norme de dix-sept. Remarquable exemple d'émulation, car qui ne serait fier de faire le boulot de Gagarine ?



de n'être le ten de ma nom. avec un côté, sourir, et va lui, c'est dill roman valérii passai au m animal colom se ra autour tomber tyophi des pr lapino gattop C'est i droit plané pète homin bêtes, éviden pas un tution a l'attr maine glaise, le fill chaqi consid avec l dance thie. quebu sy mto finiss casser l'iné pour prélevi retard toire s sibilité lui-la viendr.

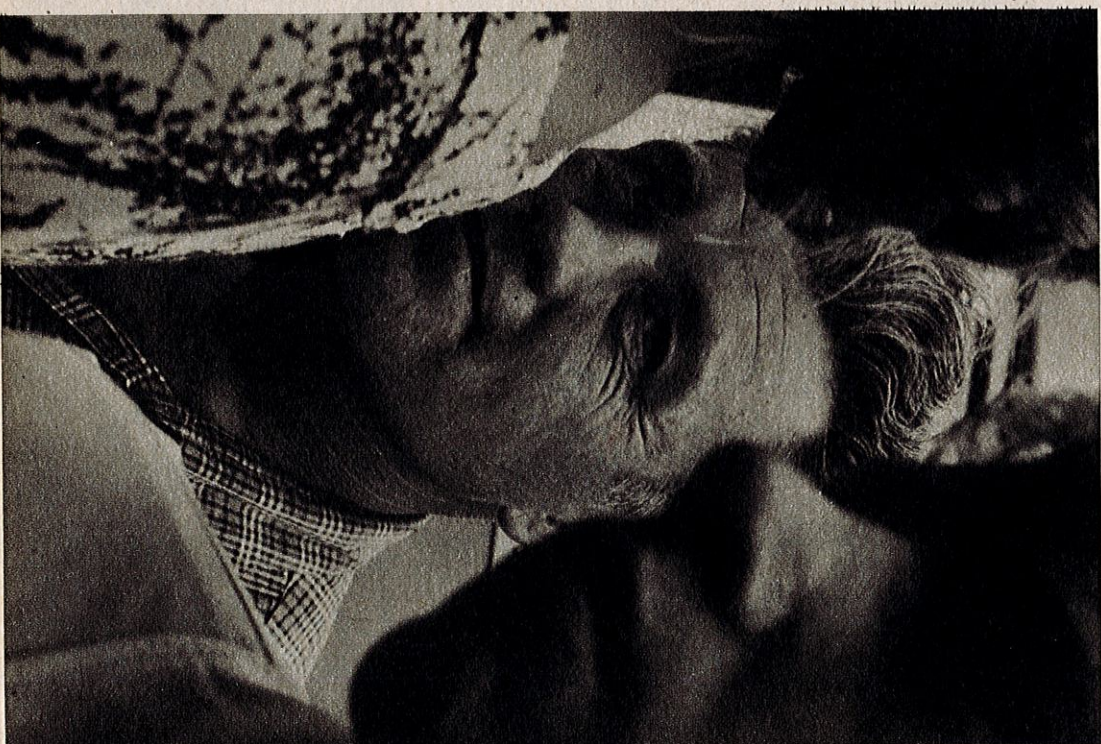
QUATRE
SOURIRES
ET UN
REGARD



Elle s'appelle Natacha. Critique dans une revue de théâtre. Au marché des animaux, elle vient d'acheter une tortue qui, visiblement, la comble d'aise. Cette tortue (unique sur le marché) va créer bien des convulsions : on va lui proposer de la lui racher. En quelques minutes, le cours de la tortue, à Moscou, monte en flèche. Mais Natacha tiendra bon, et la tortue l'aidera à corriger ses épreuves.



de n'ai pas eu le temps de lui demander son nom. Il passait avec son lapin un clic de mon côté, un grand sourire du sien, et voilà pour lui, comme il est dit dans les romans de chevalerie. Cela se passait toujours au marché des animaux, où les colombophiles se rassemblaient autour des colombes, les ichthyophiles autour des poissons, les lapinophiles, les gattophiles, etc. C'est un des endroits sur la planète où le pacte entre les hommes et les bêtes est le plus évident. Ce n'est pas une substitution de l'affection animale à l'affection humaine (à l'anglaise, à la vieille fille). Non : chaque espèce considère l'autre avec indépendance et sympathie. (Et, si quelques lapins sympathisants flissaient à la casserole, c'est l'inévitable pourcentage prélevé par le retard de l'histoire sur la sensibilité. De celui-là aussi, on viendra à bout.)



Et puis à travers tout cela : modes, travail, cosmocrates, tortues, lapins, il y a cet inoubliable, cet impuisable regard russe, fait d'attention, de malice, de curiosité, de tendresse, d'exigence : ce regard qu'il faut avoir rencontré et aimé pour pouvoir parler de l'U.R.S.S... ce regard qui justifie tous les musées soviétiques fût-ce la galerie Tretiakov, car plutôt que des musées de peinture, ils sont des musées de t e g a r d s.

elle
he, et
posse-
le pré-
donne
s com-
n pres-
exempt
a. Elle
Sud,
remie-
à Mos-
jours,
classe)
rtielle
ré au
train,
t vers
Rouge,
hôtel
Jean
nyons !